

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français !

Journal Populaire, Republicain Catholique

Christ et Liberté !

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
LYON et Départements limitrophes...	20 fr.	11 fr.	6 fr.
Autres Départements...	24 fr.	13 fr.	7 fr.

DIRECTEUR : F.-I. MOUTHON

LYON, Rue Condé, 35 bis - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 35 bis, Rue Condé, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues, pour Lyon et la Région :
AUX BUREAUX DU JOURNAL
Et dans toutes les Agences de Publicité

LA JOURNÉE

Messieurs les ministres voyagent dans la Normandie. M. Félix Faure va se reposer à Rambouillet. C'est le temps des villégiatures.

On parle de la levée prochaine de l'état de siège dans toute l'Italie où le calme se rétablit. Des congratulations réciproques sont échangées entre les représentants de France et d'Italie.

La lutte devant Santiago de Cuba prend une tournure défavorable aux Espagnols, qui n'ont pu empêcher les Américains de s'emparer des postes avancés et des villages avoisinant la place.

M. Jaurès, le leader Dreyfusard, a fait à Montpellier une conférence sur l'opprobre martyr des riches banques juives.

Aux Lecteurs de « l'illus ree »

Par suite d'un accident survenu à nos machines, le tirage de la France Libre illustrée, a dû être interrompu et un certain nombre de nos abonnés et nos dépositaires la recevront avec un jour de retard.

Politique Générale

Et maintenant ? La constitution d'un ministère Brissson est la comédie politique la plus amusante à la fois et la plus insolente que le parlementarisme a menée. C'est non seulement un cabinet en contradiction avec le sentiment général du pays ; c'est un cabinet dangereux pour nos intérêts fondamentaux dans le monde. En mettant M. Delcassé au quai d'Orsay, M. Brissson semble avoir compris le vice et le côté périlleux de son gouvernement. Très russophile et très passionné de bons rapports avec la Russie, quelque peu même un protégé de Saint-Petersbourg, le nouveau ministre des affaires étrangères sera le paratonnerre du cabinet, sur ce terrain, comme M. Cavaignac en est la force, dans l'affaire Dreyfus. Mais cette garantie suffira-t-elle ? Je n'ose le croire. Toute politique étrangère d'un pays est solidaire de l'administration intérieure. Tel programme d'ensemble, telle diplomatie, M. Delcassé a beau être le Benjamin du tsar et de l'ambassade de la rue Grenelle, si M. Brissson fait une politique sectaire radical-socialiste, il se mettra en conflit latent avec la Russie ou au moins neutralisera les effets naturels de l'alliance franco-russe.

Nous aurons les charges du pacte, sans en avoir les avantages. Par toute sa philosophie, toutes ses traditions et toutes ses attaches, le radicalisme est italo et anglophile.

Je sais de source sûre que, si le Foreign-Office avait pu prévoir la

chute de M. Méline, il n'aurait pas signé la convention du Niger, qui règle à notre avantage les seules questions françaises de l'Afrique.

M. Léon Bourgeois est tombé en 1896, non par l'opposition, mais par l'impossibilité de vivre, comme est mort M. Fontenelle, parce que ni le tsar ni le Pape ne pouvaient traiter de faits sérieux avec un ministre maçonnique, anglophile et ami de l'Italie quinquinaliste.

Rome reste la grande inconnue. Au moment où le kaiser veut le protectorat des chrétiens en Orient, qu'arriverait-il ?

Jamais la situation n'a été aussi dramatique, l'horizon aussi menaçant. Guillaume tend, par toutes les routes, à l'hégémonie religieuse de l'Allemagne dans le monde. Le pèlerinage à Jérusalem est la manifestation prestigieuse de cette avidité, et le premier essai de conquête. Depuis que le cardinal Kopp a échoué dans sa mission, la chancellerie de Berlin a fait déclarer que, si le Pape ne ratifiait pas son ambition, il prendrait la position de force.

Vis-à-vis de la France, cette violence réussira peut-être. Mais si le Saint-Père défend aux religieux de toutes nationalités de se placer sous le pavillon allemand, l'Allemagne ne peut pas faire la guerre aux chrétiens d'Orient. C'est du Pape, et du Pape seul que dépend l'avenir de notre protectorat. Les Allemands le comprennent si bien qu'ils ont multiplié leurs intrigues à Rome, pour y créer des courants irrésistibles. Ils ont fait écrire l'abbé par tous les catholiques marquaits des pays favorables à la Triple-Alliance ou jaloux de l'incomparable privilège de notre pays. Mais le Pape pourrât-il, malgré son vouloir magnanime, maintenir notre protectorat ? Le Pontife, monarque absolu, vit de la confiance de ses sujets. Les Allemands ont renouvelé en leur faveur l'atmosphère de Rome : Rome nous échappe, sans le Pape et le cardinal Rampolla. Léon XIII osera-t-il rompre avec le Sacré-Colège et l'entourage du Vatican au moment où la constitution du ministère radical en France coïncide avec les préparatifs du pèlerinage du Kaiser à Jérusalem ? Malgré son tact et l'indépendance de son esprit, M. Hanotaux rencontrerait, à la dernière heure, des obstacles presque infranchissables ; et, de fait, il n'a pu arranger aucun point concret, malgré les générosités toujours efficaces du Saint-Père.

Léon XIII a exprimé récemment à un homme haut placé ses regrets et ses déceptions. Il disait en substance qu'il n'a cessé de combler la France, qu'il a souffert et de la part de la Triple Alliance, et de la part des catholiques français qui croient dans l'inévitable divorce, malgré tout le labeur de Sisyphus de Rome. L'empereur d'Allemagne ajoutait il, nous a offert son égide et ses promesses. Nous étions prêts à prendre tous les arrangements, pour consolider le protectorat sécu-

laire de Saint-Louis. Et maintenant ?

Nous comprenons la douleur et les embarras du saint et grand Pape. Toucher au but et voir l'instrument du succès se briser dans la main : vouloir la grandeur d'un pays, et n'avoir pas le moyen d'effectuer ce noble désir : il y a là une sorte de martyre moral dont il est inutile d'indiquer les angoisses.

Et cependant, il faut qu'à la veille du voyage de Guillaume II, notre protectorat soit placé au-dessus de toutes les atteintes. Mais comment y arriver ? Par quels moyens le cabinet radical saura-t-il donner satisfaction au Pape ? Comprendra-t-il même l'immensité de l'enjeu ?

Pendant que les parties hautes du pays semblent conjurer contre nos positions les meilleures, nous voyons, non sans joie, les parties fortes construire de nouveaux remparts. La campagne coloniale de nos explorateurs et de nos voyageurs, les conférences de M. Bonvalot et de Mme Massieu, la seule femme qui, en Europe, ajoute sa grâce et sa pitié aux labeurs si rudes de la vaillance conquérante, le mouvement sainement et franchement patriotique, qui emporte une portion de la France, sont des motifs d'espérer. Il y a là des gages de renaissance et de reconstitution de notre patrimoine. Mme Massieu vient d'ouvrir une campagne de conférences à Paris, qui ne tardera pas à s'étendre. Par ses seules ressources et le courage de son âme profondément française, elle a traversé le monde entier, découvert de nouvelles terres et de nouvelles influences, pour mettre tout son savoir et toutes les gerbes de sa moisson aux pieds des dieux nationaux. Ce qui marque l'avantage de son action sur les simples explorateurs, c'est son sens profond des lois de solidarité, qui réunissent la colonisation aux conquêtes des missions. Ce mouvement nous console des misères de la politique. Si le parlementarisme devait nous avilir, le peuple nous sauverait.

UN DIPLOMATE.

La première pensée du règne

Dut son règne n'être qu'un interrègne de quelques semaines, M. Brissson a voulu débiter par le don de joyeux avènement d'une hétéroclite préfecturale.

La pensée était digne de l'homme d'Etat lugubre qui ne s'embarrasse guère du respect que les modérés professent pour les situations acquises, et qui est bien dans son rôle et dans son caractère en pratiquant des coupes sombres dans nos grandes administrations où les laïques remplacent les fonctionnaires.

Monsieur Brissson entend être homogène avec sans gêne. Il nous a fait un ministère d'une homogénéité dans le radicalisme indiscutable, et il veut par surcroît nous faire des préfets d'un radicalisme aussi purement homogène, des préfets grand teint dont les capacités seront ce qu'elles pourront, mais dont la nuance devra être éclatante.

C'est aux préfets radicaux généralement laissés sur leurs sièges par M. Méline que M. Brissson doit sa majorité, et il paie ses dettes d'ingratitude à son prédécesseur en sacrifiant les rares amis qui l'avaient honnêtement servi en servant la France.

Le contribuable aura à acquitter la note des frais de déplacement, tandis que le pays soldera celle des maladroises inévitables des néo-fonctionnaires et du désarroi général administratif.

N'importe. La petite combinaison Brissson ne peut manquer de réussir, et la prépondérance est acquise aux Frères et Amis par son ralliement général : les modérés respectant les situations des radicaux, les radicaux, les radicaux dressés aux caprices du maître, n'ont qu'à s'installer dans toutes les places pour s'assurer partout le respect de leurs adversaires.

Un nouveau ministère modéré reculerait peut-être devant un chambardement général des créatures de M. Brissson qui se survivra ainsi.

Vous voyez qu'on peut être considérablement austère et incommensurablement canaille. Tout notre Brissson tient dans son premier acte, et si celui-ci n'est pas beau, c'est que celui-là est laid avec cynisme et impudeur.

Et si le proverbe dit vrai « tels maîtres, tels valets », grand Dieu ! quelle sera donc la figure des laquais que cet homme veut à ses gages ?

Martel.

Nos Dépêches

SERVICES TELEGRAPHIQUE & TELEPHONIQUE SPECIAUX

Informations

LE PRÉSIDENT À RAMBOUILLET

Paris. — Le président de la République accompagné du général Hagron, secrétaire général de la présidence a assisté cet après-midi, au II^e concours national de l'Union des sociétés d'instruction militaire de France, au jardin des Tuileries.

A l'issue de la fête, le président de la République a conduit Mme et Mlle Faure à Rambouillet où Mlle Lucie Faure va achever sa convalescence.

Mme et Mlle Faure séjourneront à Rambouillet jusqu'au départ du président de la République pour le Havre, c'est-à-dire vers la fin de juillet.

Le président couchera ce soir à Rambouillet et sera de retour demain matin à Paris pour donner ses audiences du lundi.

FRANCE ET RUSSIE

Saint-Petersbourg. — Le Nouveau Temps préconise une parfaite union entre la Russie et la France vis-à-vis des visées de l'Allemagne sur l'Asie mineure, comme seule capable de réagir contre l'entente secrète qui existe indubitablement entre l'Allemagne, la Turquie et le Vatican, qui menacent les intérêts russes et français en Orient.

La Question Crétoise

Constantinople. — Dans la conférence d'hier, l'ambassadeur de Russie a insisté auprès de ses collègues sur la nécessité de communiquer officiellement à la Porte la décision des puissances, concernant le régime provisoire à instituer en Crète.

Aujourd'hui, il y a eu une entrevue avec les affaires étrangères. La France et l'Italie sont d'accord avec l'An-

gleterre qu'il ne faut pas donner un caractère officiel à cette communication qui sera faite probablement lundi.

En Italie

Rome. — Il est probable que l'état de siège sera levé d'ici peu de jours dans toute l'Italie. On n'attend plus que les tribunaux militaires se soient prononcés sur les différents procès qui leur sont soumis pour prendre cette mesure que le calme dans le pays justifie. On a déjà licencié une des classes des carabinieri qui ont été récomptées appelées sous les drapeaux.

La première entrevue officielle entre l'ambassadeur de France et l'amiral Canavaro, ministre des affaires étrangères, a eu un caractère de cordialité tout spécial.

L'amiral a affirmé à l'ambassadeur de France que l'impulsion amicale donnée par M. Visconti Venosta et M. Capelli aux relations des deux pays ne varierait pas.

Des assurances très amicales et mutuellement sympathiques ont été échangées à cette occasion.

LA GUERRE

HISPANO-AMÉRICAINE

L'attaque de Santiago

Madrid. — Une dépêche officielle de Santiago annonce que les Américains ont tenté de débarquer à Tayacaban. Ils furent repoussés par les Espagnols. Les navires américains tirèrent plus de 200 coups de canon sur les Espagnols, mais ceux-ci, malgré cette vive canonnade, n'eurent qu'un seul blessé.

Une autre tentative de débarquement fut opérée à Punta del Cayey. Elle échoua également. Le navire transportant les troupes de débarquement s'échoua à la côte.

Deux navires américains ont ouvert, hier, le feu contre Manzanillo, mais les batteries espagnoles obligèrent ces navires à chercher un refuge.

Trois navires espagnols qui allaient à Manzanillo ont été poursuivis par les vaisseaux américains.

MARCHÉ EN AVANT

New-York. — On mande de Guantano : —

Le combat devant Santiago a repris samedi au point du jour. La marche en avant des troupes américaines a été ordonnée sur toute la ligne. La flotte a bombardé pendant une heure les forts qui commandent l'entrée du port.

BOMBARDÉMENT DES FORTS

Siboney. — La flotte a recommencé ce matin de bonne heure le bombardement des forts avancés de la baie de Santiago. Ce bombardement a duré plus d'une heure. L'angle sud-est du fort Morro a été détruit. Le drapeau a été jeté bas par un boulet.

Les batteries à l'ouest du quartier général et à l'est du fort Morro ont également souffert. Les forts ne ripostent que faiblement, à l'exception de celui de Cayo-Smith situé à l'intérieur du port.

Les Américains n'ont eu aucun dommage. Au moment où ils se retiraient, les batteries espagnoles ont tiré sur eux.

ATAQUE SUR TOUTE LA LIGNE

New-York. — La nouvelle que la bataille a recommencé hier matin de-

vant Santiago a porté à son comble l'émotion publique, d'autant plus que le gouvernement ne veut rien dire.

Une dépêche datée de Playa de l'Esté et envoyée par le correspondant du Herald, annonce que les Américains, furieux de leur insuccès de la veille ont combattu avec rage. Au nord-est, le général Lawton, avec les trois brigades Vawhorn, Clark et Chaffee, tentent d'enlever la seconde ligne de retranchements entre le Canex et Santiago. Au centre, la brigade du général Hawken a traversé la rivière de Guamo, près de Sévilla.

A gauche, le général Kente recommence un effort désespéré contre Aguadores. Tous les navires de l'escadre prenant part à l'action, mais, à l'heure actuelle, il est impossible de dire quel est le résultat du combat.

IMPORTANTS SUCCÈS DES AMÉRICAINS

Madrid (1 h. 30 matin). — Une dépêche officielle de Santiago annonce que, hier, à midi, les troupes américaines ont attaqué avec la plus grande vigueur les positions espagnoles voisines de Santiago.

Après un combat acharné de plus de trois heures, et malgré une résistance désespérée des Espagnols, les Américains ont réussi à occuper la position avancée de Limas-San-Juan. Les Espagnols réussirent à sauver leur artillerie, malgré les efforts tentés par les Américains, dont plus de la moitié de l'effectif fut mis hors de combat.

Le général Linarés a été blessé grièvement au bras gauche et a remis le commandement des forces au général Toral.

PRISE DE CANEY

Madrid. — Les troupes américaines, dans l'après-midi, ont attaqué le village de Caney et ont été repoussées par la division du général Vara.

L'attaque fut renouvelée une heure plus tard et, malgré la résistance énergique des troupes espagnoles qui furent très éprouvées, l'ennemi parvint à occuper le village.

On est sans nouvelles des colonnes espagnoles, commandées par les généraux Escario et Pareja qui arrivent au secours de Santiago.

DÉPÊCHE DU MARÉCHAL BLANCO

Madrid. — Une dépêche officielle du maréchal Blanco du 1^{er} juillet dit : Aujourd'hui à midi, l'ennemi a vigoureusement attaqué Santiago de Cuba. Il est parvenu à prendre les positions avancées de Lamas et de Saint-Jean, après trois heures d'une résistance tenace de notre part.

Nous avons pu sauver notre artillerie, quoique plus de la moitié de nos forces aient été mises hors de combat.

L'ennemi, en nombre considérable, a attaqué ce matin le fort de El Caney. Il a été repoussé par le général Vararey. Le combat a recommencé dans la soirée et s'est terminé dans le bourg El Caney, après une résistance énergique de notre part.

Nos pertes ont été sensibles. Je n'ai pas eu de nouvelles des colonels Ixario et Pareja, avec lesquels il ne m'a pas été possible de communiquer, malgré tous les efforts que j'ai faits pour y arriver.

En Espagne

TRISTESSE

Madrid. — La résistance acharnée des Espagnols à Santiago provoque à Madrid une grande satisfaction mêlée de tristesse et d'irritation parce que les

FEUILLETON DE LA « FRANCE LIBRE »

du 4 juillet 1898

— 14 —

LES NOELLET

Par René BAZIN

Il tourna sur ses talons, et murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— Je suis de trop ici, à ce que je vois. Soyez tranquille, mon père, vous n'aurez pas besoin de me le redire.

XI

Le lendemain, Pierre Noellet, qui avait passé toute la journée hors de la métairie, chez l'un de ses camarades d'une paroisse voisine, revenait à la Genivière, et traversait le Fief Sauvain. Il fut étonné d'entendre, du milieu du bourg, le bruit qui se faisait dans le cabaret du père Joberie, situé tout en haut de la côte, près de l'église.

A cette époque, où les premiers laboureurs se mêlent aux dernières batteries, époque de fatigue extrême pour les paysans, il n'était pas rare que le cabaret fût plein de buveurs, valets de ferme pour la plupart, accourus à la nuit tombante, tout blancs de la poussière de l'aire. Cependant, ce jour-là, l'affluence était extraordinaire. Aux metteurs se trouvaient réunis des tisserands, des métayers, des marchands du bourg, reconnaissables à leurs mi-

nes placides et empatées au milieu des maigres tacherons.

Leurs éclats de voix, leurs applaudissements, le choc répété des verres, amenaient sur le pas des portes quelques anciens retirés dans les environs de l'auberge, et qui souriaient d'un air d'applaudir, eux aussi, quand de toutes ces poitrines d'hommes le même cri s'échappait : « Vive le gars Louis ! Vive le 2^e chasseur ! »

Ils célébraient le retour de Louis Fauvère, le fils du maréchal ferrant, qui arrivait de Tunisie, son temps de service terminé, les galons de brigadier étincelant sur ses manches.

Depuis la veille, le père, rentré en possession de son enfant, le promenait par le bourg, sans se lasser de le montrer ni de le regarder surtout, parlant des kroumirs comme s'il en avait vu, et le reprenant quand il variait dans ses récits. La boutique chomait : songez donc, un fils qui rentre après quatre ans de misère et qui, demain, n'aura plus le droit de porter l'uniforme ! L'hôtelier allait et venait de la cave à la salle bondée de clients, goguenard, éboui à la pensée de ce deuxième dimanche que la semaine avait pour lui.

Quant au héros, un beau soldat maigre et bronzé, aux traits mâles, sa gloire ne le grisait pas plus que le muscadet nantais du père Joberie. Debout, appuyé au mur, entre le portrait de MacMahon et l'affiche de la loi contre l'ivresse publique, il tendait la main aux

nouveaux venus qui, d'instinct en instant, grossissaient le nombre des buveurs, répondait d'un mot à leurs bonjours, trinquait à droite et à gauche, sans interrompre la narration de ses campagnes qu'écoulaient avidement, les yeux fixés, une vingtaine de jeunes gens attablés auprès de lui.

« Vous voyez ça, disait-il : un ravin entre deux montagnes, du soleil à fondre un canon, pas une goutte d'eau. Le régiment s'engage là-dedans. Tout à coup, pif, paf, deux chasseurs tombent à côté de moi, les balles sifflent, nos chevaux s'agitent. Ce sont les Ouled-Ayas qui nous fusillent du haut d'un plateau, crénelé comme un château fort. Le colonel fait mettre pied à terre à mon escadron. On tourne le mamelon par la gauche, sans rien dire, en plein bois. Et puis... à deux cents mètres, ouvrez le feu ! Ah ! si vous aviez été là, mes gars ! Tous les coups portaient. En vingt minutes, il n'y avait plus un seul burnous blanc sur le plateau, — rien que des morts, des hommes, des femmes, des enfants et deux mille moutons qui bêlaient de peur ! »

Et l'assistance, transportée à la pensée de cette victoire où le fief Sauvain avait figuré, saluait la déroute des Kroumirs : « Vive le gars Louis ! Vive le 2^e chasseur ! Vive le brigadier ! »

L'enthousiasme était au comble, et le petit vin blanc commençait à trou-

bler bien des têtes, quand Pierre Noellet passa devant le cabaret.

Ohé, Noellet, dit une voix, entre donc !

Plusieurs des clients de Joberie parurent à la porte, et crièrent aussi : — Noellet ! Noellet !

Il hésita un peu, puis se décida à revenir sur ses pas.

Son entrée fut saluée par un murmure d'étonnement. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Dans ce monde qui était le sien, pourtant, il se sentait gêné. Une hostilité sourde l'enveloppait. Il s'avança un peu pâle vers Louis Fauvère.

Comment ! c'est Noellet de la Ginièvre ? dit le Noellet que j'ai connu pas plus haut que ça ? dit le brigadier en lui serrant la main.

Mais oui, lui-même, répondit Pierre.

Tu n'as pas l'air de mener souvent la charrie, mon garçon, continua le brigadier. Que fais-tu ici ?

Il ne disait pas cela méchamment. Mais les anciens compagnons d'école que Pierre avait négligés, jaloux de lui, irrités de ses dédains et trouvant l'occasion de s'en venger, commençèrent à plaisanter lourdement et à rire.

Ils se trouvaient encore en force. L'un d'eux, impossible à reconnaître dans la foule pressée autour des tables, s'hardit à répondre : « Ce qu'il fait ? Il ne fait rien ; c'est un monsieur, brigadier, salue le donc ! » Un second l'imita, et les mots blessants, accueillis

par l'évidente satisfaction de la majorité, commencèrent à pleuvoir. Pierre, étourdi d'abord de cette brusque attaque, voulut tenir tête aux insulteurs.

Dans la foule des buveurs, debout à trois pas de Fauvère, il se retournait à chaque propos lancé d'un coin ou l'autre de la salle. Mais il ne découvrait pas le coupable, aussitôt caché derrière les autres, et sa colère ne faisait qu'exalter les rieurs. A la fin, il se croisa les bras, et regardant vers le fond du cabaret :

— Vous êtes tous des lâches ! cria-t-il. Vous n'osez pas me parler en face.

— Moi, j'oserais bien, mon petit ! dit quelqu'un.

Le « petit » auquel la phrase s'adressait avait bien cinq pieds trois pouces de haut et la carrure d'un homme ; mais l'autre était colossal. Une sorte de géant, domestique chez un meunier, rouge de cheveux et de visage, traversa les groupes, et vint se placer, en balançant ses épaules énormes, en face de Pierre Noellet.

— Me voilà, dit-il. C'est à moi que tu as affaire.

De quoi te plains-tu ?

— Pourquoi m'insultez-vous ? demanda Noellet.

— Parce que tu nous méprises tous !

— C'est cela ! Bravo le meunier ! bien parlé ! crièrent plusieurs hommes.

— Parce que, reprit le meunier, tu n'es pas né plus haut que nous, et que tu fais le monsieur ; parce que nous

avons été camarades d'école, et qu'à présent tu ne nous connais plus.

— Est-ce ma faute, si mes études m'ont séparé de vous ?

— Non, mais c'est ta faute, je pense, si tu oublies de nous saluer dans le bourg, si tu as honte de boire un verre de vin avec nous et de nous tenir compagnie ?

Tu as fait semblant de ne pas me voir, dimanche, ajouta quelqu'un.

— Moi aussi ! dit un autre.

— Ton frère laboureur comme nous, dit un troisième.

— Tenez ! s'écria Pierre, de plus en plus nerveux, vous êtes tous jaloux de moi !

La moitié des buveurs se levèrent, frappant la table du point et criant : — Jaloux de quoi ? A la porte ! Meunier, saluez-le !

Le meunier retroussa ses manches en ricanant, et approcha ses deux poings de la poitrine de Pierre.

Celui-ci ne se déconcerta pas, mais, redressant plus haut la tête et regardant en face tous ces visages moqueurs ou menaçants, tous ces poings levés vers lui :

— Jaloux de mon instruction qui me met au-dessus de vous, s'écria-t-il, voilà ce que vous êtes !

Une explosion de colère accueillit cette bravade. Une longue clameur emplit le cabaret de Joberie. Les neutres eux-mêmes s'irritaient et protestaient. Pierre Noellet entouré, menacé, injurié de tous côtés, comprit

renforts ne sont pas arrivés à temps pour secourir le général Linares qui disposait seulement de 5.000 hommes, d'une batterie de montagne et de quelques pièces tirées de Santiago même et de mitrailleuses débranchées par l'amiral Cervera pour couvrir les positions sur une ligne de près de 15 kilomètres, de Aguadores aux portes de Santiago.

Aux Etats-Unis

L'ACTION NAVALE
Washington. — Le secrétaire de la marine a déclaré hier qu'aucun changement n'avait été apporté aux plans d'opérations navales.

La flotte du commodore Watson, partira dans quelques jours pour l'Espagne, même dans le cas où celle de l'amiral Camara retournerait dans les eaux espagnoles.

A l'Etranger

UN ARTICLE DES "NOVOSTI"
Saint-Petersbourg. — Les Novosti proclament la nécessité d'une prompt conclusion de la paix hispano-américaine sur des bases raisonnables comme l'unique moyen d'éviter les multiples complications pouvant résulter de l'intervention des puissances, intervention qui deviendrait indispensable et légitime si les Etats-Unis violaient le droit international par des exigences illégales et inadmissibles en prétendant par exemple à autre chose qu'à la simple reconnaissance par l'Espagne de l'indépendance de Cuba.

DÉPLACEMENTS MINISTÉRIELS

Alençon. — M. Viger, ministre de l'agriculture et M. Tillaye ministre des travaux publics, ont quitté Paris ce matin à 7 h. 55, se rendant à Alençon. Les ministres sont arrivés à 4 heures à Alençon où un accueil des plus sympathiques leur a été fait.

A Condé-sur-Isne, première station du département de l'Orne, le préfet vient saluer les ministres et leur souhaiter la bienvenue dans son département.

Sur l'invitation de MM. Viger et Tillaye, le préfet prend place dans le train ministériel qui arrive à une heure à Alençon.

A leur descente de wagon, les ministres ont été reçus par M. Chambe, maire, entouré de son conseil municipal, Labbé et Fleury sénateurs, de Lévis-Mirepoix et Gévelot, députés, le général de Lafont, commandant la brigade de cavalerie, le directeur et l'inspecteur général des armées, etc... M. Christophe présente les membres du Conseil général.

M. Viger remet la croix de la Légion d'honneur à M. Leguierlay. L'accueil fait au ministre est des plus sympathiques.

La ville est décorée de trophées de drapeaux. En quittant la gare les ministres se rendent immédiatement au concours hippique pour assister au défilé des chevaux primés.

Alençon. — Du concours hippique qui offre un spectacle unique au monde comme le fait remarquer le ministre de l'agriculture, ont été 600 chevaux, les ministres, avec le cortège officiel se rendent au concours agricole, à l'exposition d'horticulture, à l'exposition internationale industrielle dont M. Viger félicite vivement les organisateurs.

A 4 heures, au théâtre, a eu lieu la distribution solennelle des récompenses, où M. Viger a prononcé un discours très applaudi, dont nous extrayons les passages suivants :

« Au moment, dit-il, où il vient à peine de prendre le pouvoir le gouvernement a tenu à nous envoyer deux de ses membres pour apporter l'expression de son dévouement profond. J'ai été heureux que le ministre de l'agriculture ait pu se faire accompagner dans cette mission par le ministre des travaux publics qui est un enfant du département et aussi un des plus brillants représentants de notre région normande.

Puis M. Viger fait remarquer les progrès réalisés par notre agriculture française depuis le milieu de ce siècle. Il indique les grandes découvertes sur les engrais minéraux et sur la microbiologie.

Puis M. Viger parle du régime pro-

tectionniste. A ce sujet, M. Viger rend hommage à ses prédécesseurs qui ont poursuivi cette œuvre et quelles que soient les divergences de conception politique, il considère comme son devoir de saluer M. Méline qui a eu le grand mérite de faire entrer le pays dans la voie de la protection de l'agriculture nationale dont lui Viger est un protectionniste convaincu.

Partant ensuite du magnifique concours de chevaux dont il est sorti émerveillé, le ministre insiste vivement sur l'œuvre accomplie par les éleveurs français. « Ai-je besoin de dire, a ajouté M. Viger, combien le ministère dont je fais partie est patriotiquement attaché à l'armée, et qu'il saura réprimer, avec l'énergie la plus grande, les tentatives qui seraient faites contre l'honneur de ses chefs éminents. (Applaudissements prolongés.)

Le ministre de l'agriculture proclame encore la plus étroite union, si elle est possible, entre les haras et la remonte de l'armée, et qu'il faut toujours conserver à notre élevage la situation qu'il occupe.

M. Viger termine en affirmant vivement son dévouement personnel ainsi que les intérêts profonds que porte le gouvernement de la République à la cause de l'agriculture.

La déclaration que le gouvernement a lu aux Chambres en témoignait notamment et à ce sujet M. Viger tient à rappeler que la phrase relative à l'agriculture a été rédigée par lui.

Le ministre assure que le gouver-

nement défendra la cause de l'agriculture avec fermeté, dans l'intérêt de la patrie et de la République.

Jaurès le Dreyfusard

Montpellier. — M. Jaurès a fait hier soir, au Théâtre, une conférence très mouvementée, tout entière consacrée à l'affaire Dreyfus.

Jusqu'à dix heures, il a été interrompu par des altercations et des interpellations qui se mêlaient aux applaudissements. On lui criait : « La question sociale », et M. Jaurès répondait que l'affaire Dreyfus est une des actualités de cette question.

Un peu de calme survenant, M. Jaurès a développé son sujet.

Il a accusé le commandant Esterhazy d'être l'auteur du bordereau ; il a prétendu que les rivalités des officiers sont la cause de la situation troublée actuelle ; il a fait une charge à fond contre l'état-major, les généraux et la marine qui, a-t-il dit, se querellent à Madagascar pour la direction des opérations, sans se préoccuper de préparer la quinine qui aura sauvé des centaines d'hommes et de chevaux ; il a raconté que les juges ont donné de l'argent au commandant Esterhazy quand celui-ci se trouvait gêné, en reconnaissance de ce qu'il avait été témoin d'un officier ; il a qualifié d'ignominieux le Parlement où il s'est trouvé 300 députés pour ne pas vouloir la vérité.

Il a répété que si M. Charles Dupuy n'avait pas caché ses secrets, il dirait hautement ce qu'il a dit à M. Jaurès et n'essayerait pas de le démentir en vain.

Il fait allusion à M. Develle, cet esprit cultivé et charmant qui leur a raconté que la pièce secrète était depuis quinze mois au ministère et qu'on n'y avait attaché aucune importance et que le représentant dans l'Est, n'a pas maintenu son répit.

Il a rappelé l'incident Picquart et affirmé que la dépêche signée « Esperanza » est une pièce fabriquée.

Il a conclu en demandant à M. Cavaignac de renseigner le pays sur les conditions de légalité du procès.

A minuit et demie, après des péripéties et des interruptions, M. Jaurès a pris un ordre du jour engageant M. Jaurès à poursuivre la campagne, ordre du jour qu'on ne saurait affirmer avoir été voté, sinon par Jaurès.

A TRAVERS LE SAHARA EN BALLON

Paris. — Le président du conseil municipal de Paris a déposé l'autre jour sur la tribune de l'Hôtel de Ville une pétition qui n'est pas précisément banale. Trois officiers français, dont je dirais les noms tout à l'heure, sollicitent de nos édiles une subvention qui ne saurait leur être marchandée. Il s'agit de tenter une entreprise à la fois scientifique et patriotique : la traversée du Sahara en ballon.

Les courageux aéronautes qui se proposent de l'entreprendre ont tout simplement imaginé d'arracher au Continent noir ses fameux secrets en planant pendant près d'un mois dans les altitudes africaines.

La méthode de navigation qu'ils ont adoptée n'est pas ordinaire. Ce n'est plus

l'aérostaut baladeur qui va, vient, monte, descend et zigzague sans but dans l'espace. Les explorateurs du Sahara repoussent à ces ascensions vagabondes et dont la science profite rarement. Le système qu'ils vont inaugurer a reçu une double approbation officielle et des plus autorisées. Notre ministère de la marine l'a fait examiner par les plus habiles ingénieurs avant de lui donner son patronage ; l'Institut scientifique de Washington — l'équivalent de notre Académie des sciences — a reconnu que le projet de nos trois officiers méritait d'être encouragé.

La composition de l'équipage aérostautique est à elle seule une garantie de succès. On y voit comme chef de mission l'un de nos plus célèbres explorateurs : le lieutenant de vaisseau Hourst ; comme commandant de ballon, un officier d'aéronautique, ancien élève de l'Ecole polytechnique, breveté pilote-aéronaute par le ministère de la guerre, M. Léon Dax ; comme ingénieur-mécanicien, un ancien officier aérostaut de l'armée de seconde ligne, capitaine du génie territorial, M. Dibos.

Les trois voyageurs ont déjà aujourd'hui arrêté leur itinéraire : ils partiront du golfe de Gabès pour atterrir dans la boucle du Niger. L'aérostaut Léon-Dax cubera treize mille mètres et pourra demeurer en l'air — il paraît que la chose a été mathématiquement démontrée — de quarante à soixante jours. Tout a été prévu pour que rien ne vienne interrompre le voyage. On se mettra en route par vent du Nord ou du Nord-Est ; on ira ainsi jusqu'à Ghadamès. Là, les voyageurs s'abandonneront en toute confiance aux alizés.

De longues observations ont établi que ces vents, qui soufflent du Nord-Nord-Est, ne sont jamais trompeurs. Leur direction est fidèle et constante ; grâce à eux, nos officiers s'en iront infailliblement jusqu'au Niger, voire jusqu'à l'Atlantique.

Le Sahara aura bien de la chance s'il peut encore cacher quelque chose aux trois indiscrets qui d'en haut fouilleront ses mystères.

Nouvelles Diverses

Suicide à la dynamite
La Grand-Combe. — Un ouvrier mineur de la Compagnie s'est suicidé ce matin au moyen d'une carouche de dynamite.

S'étant couché à plat ventre sur son lit, après avoir mis une carouche sous le bois, il y mit le feu. Une explosion formidable se produisit qui attira les voisins. Ceux-ci trouvèrent l'ouvrier le ventre ouvert.

Dans une lettre laissée par le suicidé, celui-ci dit : « C'est ma famille qui, pour des raisons d'intérêts, est cause de ma mort ».

Distribution de prix
Paris. — Aujourd'hui à une heure et demie, à la société des ingénieurs civils, la société de protection des apprentis et enfants employés dans les manufactures a fait la distribution des récompenses.

La séance était présidée par M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, président assisté du secrétaire.

Parmi les personnalités, nous avons remarqué MM. Léon Appert, Bernard, etc. Après une courte allocution du président, M. Levasseur, rapporteur, fait le compte rendu moral de la société.

Puis le secrétaire général fait la lecture du palmarès.

ECHOS DE PARTOUT

Le casar inconsolable
On cite volontiers, comme attendrissant exemple de fidélité animale, l'histoire de ce caecile d'aveugle qui suivit son maître défunt jusqu'à la fosse commune, ce conchua sur la terre et, refusant toute nourriture, mourut d'inanition, non moins que de douleur, sur le corps de celui dont il avait guidé les pas et adouci les maux.

S'il faut en croire la Pall Mall Gazette, le chon n'est pas le seul, parmi les amis de l'homme, dont l'amour soit plus fort que la mort.

Le casar, dont on avait jusqu'ici méconnu la tendresse, est capable d'un pareil attachement. Une vieille Papoue, racontent les Débats, habitant Balranald, s'était par de bons procédés, concilié l'affection de deux animaux de cette espèce. Elle tomba malade et les casars donnèrent aussitôt les signes d'une inquiétude, hélas ! trop justifiée, puisque, après quelques jours, leur maîtresse expira.

Quand la famille vint ensevelir le cadavre, leur agitation s'accroît encore et, lorsqu'on l'emporta, les deux bipèdes s'abandonnèrent à un désespoir dont la violence inspira de telles craintes à tous les assistants que l'on donna la chasse à ces dangereux pleureurs. A grand'peine, on

maîtrisa l'un d'eux ; l'autre, échappant à toutes les poursuites, revint vers le cortège funèbre et y prit place d'un air si résolu qu'il fallut se décider à lui permettre de conduire l'enterrement.

Sur la route qui mène au cimetière, on rencontre une rivière qu'il faut passer à gué ; le casar ayant horreur de l'eau, on espérait que cet oiseau trop fidèle renoncera à l'accompagner plus longtemps le cortège auquel sa présence donnait un aspect pittoresque, mais anormal. Il n'en fut rien. Arrivé là, il plongea bravement, fendit à coups d'aile le courant, atteignit l'autre bord et, secouant l'eau qui mouillait ses plumes, reprit sa marche jusqu'au cimetière. Il assista à l'inhumation, partit le dernier et alla rejoindre son compagnon.

Depuis ce temps, ni l'un ni l'autre ne veulent accepter l'hospitalité de personne ; ils errent aux environs de la ville, désolés et farouches, et, chaque nuit, emplissent la campagne de longs hurlements.

— **Quand on a de la chance...**

Le Scotsman vient de publier une curieuse lettre adressée à sa sœur par le capitaine Laurie, du régiment écossais de Seaforth, après la bataille d'Atbara, gagnée par les Anglo-Egyptiens sur les Derviches soudanais de l'émir Mahmoud :

Vous aurez lu sans doute, écrit le capitaine, les dépêches où je figure parmi les blessés et qui me représentent comme un intéressant invalide. J'ai été blessé, c'est vrai, mais si légèrement que je ne m'en souviens pas plus que d'un accident de football. Cependant, après cette journée, je suis devenu comme un objet de curiosité pour les officiers et les hommes du bataillon qui m'ont décerné à l'unanimité le surnom d'invulnérable et semblent aujourd'hui persuadés que je suis subit les feux de saive de tout un régiment sans en éprouver la moindre contrariété. Le fait est que je suis sorti de cette bataille avec mes vêtements déchirés du haut en bas par les balles et, n'en déplaçant au rapport officiel, sans blessure.

En abordant la tranchée, j'ai eu à me féliciter de porter habituellement des chaussures trop larges, mes deux soutiers ayant été déchirés par des balles. Presque au même instant une balle me brisa entre les mains le bois de mon fusil que je jetai pour saisir ma claymore. Je m'aperçus alors que les sangs de mon sac avaient été coupés, que ma goupille, percée de part en part, laissait échapper ma provision de thé, que mes manchettes étaient trouées, et en même temps j'entendis sur mon casque quelque chose comme un bruit de grêle sur une cloche à melon. Je suivis mes camarades le fer en main et jeus bientôt affaire à deux affreux nègres qui achevèrent de me déshabiller en lardant ma veste de coups de lance. Une balle chatouilla le dessus de ma main droite juste assez pour y faire un bleu. Je crois sans oser l'affirmer, que c'est à cette blessure que les péchés officiels font allusion. Bref, quand on nous a réformés par compagnie, il a été constaté que mon uniforme, y compris chaussures, coiffure et équipement, avait été atteint de cent soixante-deux blessures, toutes plus mortelles les unes que les autres. J'étais nu et traînais mes haillons où s'embarassaient mes jambes. Cela était si comique que mon colonel me conduisit chez le général en chef pour m'exhiber, bien que je n'eusse jamais été moins présentable. Sir Herbert Kitchener ne pouvait en croire ses yeux.

On a retrouvé dix-huit projectiles dans le fond de mon caleçon et j'ai certainement dû en perdre en route, j'appris alors que mon sergent, sans prendre la peine de se renseigner, avait mentionné mon égrégale blessure à la main. C'était une plaisanterie de mettre cela dans les dépêches comme une blessure. (It was a farce to put it in a wound.) Loin d'avoir souffert, j'ai même tiré de cette affaire un véritable bénéfice, puisque Sir Herbert Kitchener m'a fait immédiatement délivrer un uniforme tout neuf.

— **L'esprit des bêtes.**

La Pall Mall Gazette rapporte l'incident suivant, dont elle emprunte le récit au procès-verbal d'une récente séance de la protection des indigènes, tenue à Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud :

« Une vieille Papoue, récemment décédée dans la réserve des indigènes, à Balranald, avait pour compagnons deux animaux favoris, deux casars. (Le texte dit émeu, forme australienne du mot anglais emu.)

Le grand état-major allemand continue à faire le silence sur la réorganisation projetée du personnel de l'artillerie de campagne.

Les renseignements les plus dignes de foi nous donnent à supposer que les quarante régiments existants pourraient bien être dédoublés. Si la transformation coïncide avec la création de quatre nouveaux corps d'armée, l'artillerie de campagne comporterait 96 régiments entre lesquels seraient réparties 120 batteries formées en sur-nombre. Ces batteries se constitueraient en trois ans, une par année, dans chacun des anciens régiments.

Comme dans toutes les armées européennes, il y a en Allemagne, par corps d'armée, deux régiments d'artillerie de campagne. La transformation qui se prépare donnerait au corps d'armée quatre régiments, soit un par division d'infanterie existante, un pour la troisième division se formant à la mobilisation et le dernier pour l'artillerie de corps.

Pour l'instruction en garnison, l'artillerie de campagne du corps d'armée serait rattachée aux divisions d'infanterie, les quatre régiments se scindant en deux brigades commandées chacune par un général-major. La dislocation ne se ferait qu'à la mobilisation, donnant 18 batteries montées pour le service des trois divisions d'infanterie ; 6 batteries montées et 1 batterie lourde pour l'artillerie de corps ; 1 batterie à cheval pour les divisions de cavalerie.

Il est probable que les batteries lourdes seront détachées de leurs corps respectifs et réunies par deux ou par trois, comme groupe d'artillerie d'armée.

Désormais le nouveau Reichstag, nousserons complètement fixés sur les

glais emeu qui désigne une sorte de casar haut de cinq à sept pieds, brun de plumes, la tête chauve et sans casque, appartenant à la famille des struthionides et connu des savants sous le nom de *Dromius Nove Hollandiae*. Ils donneront des marques d'inquiétude lorsqu'elle tomba malade après sa mort, quand les parents vinrent enlever le cadavre, ils parurent extrêmement surpris et se désolèrent avec obstination de leur dédit de ne pas le quitter.

On réussit à maîtriser un des deux oiseaux, mais l'autre échappa à toute contrainte, et prit résolument place dans le cortège funèbre. On dut renoncer à l'écarter, mais comme le casar a horreur de l'eau, on espérait que celui-ci renoncera à sa poursuite en arrivant au bord d'une rivière que l'en devait traverser à gué. Il n'en fut rien : on le vit plonger bravement et fendre le courant à grands coups d'aile. Il accompagna fidèlement sa maîtresse jusqu'à sa dernière demeure et assista à l'inhumation du cadavre. Après quoi il alla rejoindre son compagnon. Ni l'un ni l'autre ne veut plus accepter l'hospitalité de personne. Ils errent inconsolables dans la campagne et font entendre des cris rauques.

— **Les poussières des appartements.**

Dans une séance de l'Académie de médecine, le docteur Kelsch, médecin inspecteur des armées, a fait une intéressante communication sur le rôle pathogène des poussières qui impregnent les planchers des habitations collectives.

Les observations et les recherches expérimentales de ce savant démontrent que ces poussières recèlent des causes d'infection aussi puissantes que l'eau. Le danger d'explosion des maladies infectieuses est permanent dans ces milieux. On peut avancer sans exagération que l'on se meurt, dans ces enceintes, sur un vaste champ de culture microbienne, qui incessamment s'ensemence des germes qu'y dépose le mouvement des masses, et que ce foyer de pollution est toujours prêt à rendre au centuple ce qu'il a reçu de la population.

Les préoccupations du service de santé à l'endroit des surfaces habitées se sont traduites par des mesures multiples, destinées à supprimer les causes morbides susceptibles de naître sous les pas des habitants de nos casernes, par exemple. Elle compte déjà plusieurs années d'application et mainte preuve de son efficacité contre l'infection de ces derniers.

— **L'artillerie allemande**

Le grand état-major allemand continue à faire le silence sur la réorganisation projetée du personnel de l'artillerie de campagne.

Les renseignements les plus dignes de foi nous donnent à supposer que les quarante régiments existants pourraient bien être dédoublés. Si la transformation coïncide avec la création de quatre nouveaux corps d'armée, l'artillerie de campagne comporterait 96 régiments entre lesquels seraient réparties 120 batteries formées en sur-nombre. Ces batteries se constitueraient en trois ans, une par année, dans chacun des anciens régiments.

Comme dans toutes les armées européennes, il y a en Allemagne, par corps d'armée, deux régiments d'artillerie de campagne. La transformation qui se prépare donnerait au corps d'armée quatre régiments, soit un par division d'infanterie existante, un pour la troisième division se formant à la mobilisation et le dernier pour l'artillerie de corps.

Pour l'instruction en garnison, l'artillerie de campagne du corps d'armée serait rattachée aux divisions d'infanterie, les quatre régiments se scindant en deux brigades commandées chacune par un général-major. La dislocation ne se ferait qu'à la mobilisation, donnant 18 batteries montées pour le service des trois divisions d'infanterie ; 6 batteries montées et 1 batterie lourde pour l'artillerie de corps ; 1 batterie à cheval pour les divisions de cavalerie.

Il est probable que les batteries lourdes seront détachées de leurs corps respectifs et réunies par deux ou par trois, comme groupe d'artillerie d'armée.

Désormais le nouveau Reichstag, nousserons complètement fixés sur les

projets que réaliseront nos voisins pour donner au personnel de l'artillerie une expansion correspondant au nouveau matériel à tir rapide.

La "France Libre Illustrée"

Numéro du Dimanche 3 Juillet

SOMMAIRE :

TEXTES
Un Ministère... Henri Lardanchet.
Au jour le jour... Jean Paul.
Judith (poésie)... Ch. Cadari.
Petite Ame (suite)... Jean.
La Fête-Dieu... Jean Brosse.
El Tienxue... Jean des Tournelles.
Tribout d'or... A. Listenberg.
Le Car de Poulende... G. d'Espargues.
« On causera »... G. d'Espargues.
Distinctions du dimanche... Calypso.

GRAVURES
Le Lognon du Maître.
Apollon embarrassé.

Dans les Loges

R. L. L. BIENFAISANCE ET AMITIÉ
Dans sa tenue du 6 juin, l'atelier a dédié à l'humanité que le F. Ardouin, bijoutier, rue des Capucins, 1, ne ferait plus partie de la Maçonnerie, ainsi que le F. Drioux.

R. L. L. LES AMIS DES HOMMES
Les F. Deville et Grivel sont réintégré sans frais. Demande en initiation des profs Vincent-Antoine Aiguebonne, né à la Renaudie (Puy de Dôme), le 8 avril 1872, domicilié à Lyon, passage de l'Argue, 88 ; Philippe Verset, expert, 27, rue Centrale, né à Valence, le 18 décembre 1873.

R. L. L. LES AMIS DE LA VÉRITÉ
Demande en initiation des profs Antoine Roux, forgeron, qual de Vaise, 38 ; J. M. Chaffardou, peintre en voitures, rue Tournefort, 10 ; Antoine Tonier, employé, qual de la Virgolie, 7. La demande du profane Manin a été retirée par son présentateur. La loge a accordé l'honorariat au F. Revol. Le F. Jacquier s'étant distingué par un travail spécial, la loge lui a voté des félicitations.

Le F. Bertholat a été radié pour défaut de cotisations.

R. L. L. SOLIDARITÉ DE VILLEURBANNE
Demande en initiation des profs C. C... rue Hallebain, 26, à Villeurbanne ; V... rue Neuve-Villardière, 71.

R. L. L. LA CANDEUR
Demande en init. du p. Cuvelier, peintre-pâtissier.

Demande en init. de famille (entre maçons) aux F. de Serzin-au-Rhône. Nous y reviendrons.

Pour copie : L'AIN-VERSE.

CHRONIQUE DU SPORT

COURSES D'AUTEUIL

Prix de la Porte Maillot. — 1^{er} Janval, 2nd Castelval, 3rd Lustinard.
Prix d'Apprenti. — 1^{er} Vaucouleurs, 2nd Deso Level, 3rd Echadue.
Prix Aguard. — 1^{er} Le Cygne, 2nd Daguet, 3rd Master.
Prix Pride of Kidare. — 1^{er} Edouard III, 2nd Gazon, 3rd Jehan de Saintre.
Prix de Saint Georges. — 1^{er} Gili Dara, 2nd Benario, 3rd Chicaue.
Prix de la Bièvre. — 1^{er} Ibois, 2nd Basilic, 3rd Peu de Cuose.

GRAND PRIX DE L'U.-V.-F.
Paris. — Très belle réunion cet après-midi au vélodrome des Princes où se courait le grand prix de l'U.-V.-F. dont les prix étaient de 5.000, 2.500, 1.000 et 250 fr.

La première demi finale a été gagnée par Morin, 2nd Poutecci, 3rd Dernaucourt, 4nd Lauver.

Troisième demi finale : 1^{er} Paribly, 2nd Ni-nort, 3rd Pasny.

Troisième demi finale : 1^{er} Grogna, 2nd Pierre 3rd Domain.

Quatrième demi finale : 1^{er} Deschamps, 2nd Protin, 3rd B-boul.

A la finale le prix a été gagné par : 1^{er} Deschamps, 2nd Grogna, 3rd Paribly, 4nd Morin.

Chronique Locale

Conseil municipal. — Réunions de commissions. — Mardi 5 juillet 1898, à 8 heures du soir, réunion à l'Hôtel de la Ville (salle de la Bibliothèque) de la Commission du budget.

Jeu 7 courant, à 8 heures du soir, à l'Hôtel de la Ville (salle de la Mairie), réunion de la Commission des soutiens de familles.

Collision de Tramways. — Hier soir,

alors ce qu'il n'avait entrevu jusque-là, il se sentit étranger parmi ceux de sa race, renié, chassé par eux. L'enfant avait dédaigné la terre, et la terre, à son tour, rejetait l'homme. Il en prit orgueilleusement son parti. — Adieu, les gars du Fief ! cria-t-il, vous ne me reverrez pas de sitôt ! Et il se fraya un passage vers la porte au milieu des huées.

En vain Louis Fauvère, qui ne comprenait rien à ce déchaînement de colères, essaya de retenir Pierre et de calmer l'humeur soulevée de ces Vendéens, en disant :

— Reviens donc, Noélet, reviens : ils veulent rire !

Il était déjà sur la route, et hâtait le pas vers la Genivrière.

Quand il arriva près de la grange de la ferme, ayant de tourner dans la cour, il aperçut Jacques qui tendait un trebuchet pour les marles, au pied d'un grosellier rouge de fruits.

— Où est le père ? demanda-t-il sans s'arrêter.

Jacques, agenouillé pour sa besogne, leva lentement ses yeux étonnés, et répondit :

— Dans le grenier, qui remue le grain.

En un instant, Pierre eut monté par l'échelle à barreaux plats qui servait d'escalier. Sur le dernier échelon, il s'arrêta, avant d'aborder le père, chose toujours redoutable. Il était haletant et si ému, d'ailleurs, qu'il n'aurait pu parler.

ment de la dernière récolte, ramenant à la surface les grains enfouis sous les couches profondes, pour les faire mieux sécher. Il ne laissait jamais ce travail à d'autres. Le ruissellement d'or roux qui s'échappait de la pelle et coule sur les pentes du monceau avec un grillement de sable et de monnaie remués, la contemplation des moissons rentrées, plaisaient au vieux paysan. C'était la vie et le profit de l'année. Il pensait sans doute, en remuant son blé, aux craintes vaines qu'il avait eues, aux tourbillons qui versent les champs, aux sécheresses qui les brûlent, aux journées épuisantes de la batterie, et tout cela était passé, il souriait à la richesse acquise.

Tout occupé qu'il était de son travail et tourné vers le mur du fond, il s'aperçut bientôt, à la diminution de la lumière, que quelqu'un masquait l'ouverture de la porte. Il se détournait, et vit son fils qui n'osait pas avancer jusqu'à lui, mais se tenait à quelques pas de l'entrée, vêtu de ce costume bourgeois qui déplaçait tant au métayer.

Sa figure tranquille et bâlée prit une expression grave. Et, appuyé sur sa pelle, il attendit, pendant que la poussière qu'il avait soulevée l'enveloppait, et dansait dans les rais du soleil.

— Mon père, dit le jeune homme, j'ai à vous parler.

— Eh bien, répondit Julien, tu peux dire : on est bien ici pour causer, les marraines sont au bourg.

— Mon père, vous m'avez traité rudement

GRANDS MAGASINS
UNIVERSELS
49-51, Cours de la Liberté, 53-55
LYON (Guillotière)

Immense Maison de Nouveautés en tous genres
vendant le meilleur marché de tout Lyon

La DIRECTION prévient sa clientèle lyonnaise que notre

MISE EN VENTE
SOLDES
ET
OCCASIONS

qui dépassera tout précédent aura lieu le
Lundi 11 Juillet
et jours suivants

ÉVITEZ LA FRAUDE
SI VOS CHEVEUX TOMBENT
VÉRITABLE PETROLE HAHN
Gros: F. VIDERT, Lyon. — Détail: Parfumeurs et Pharmaciens.

Fabrique spéciale d'Escaliers de tous systèmes
R. LERTH
CONSTRUCTEUR, BREVETÉ S. G. D. G.
A Sainte-Foy-l-Lyon (Rhône)

Escaliers tournants dits hélicoïdes en fer et bois, système breveté S. G. D. G., avec colonne lisse en fer creux et marches en bois dur.
Escaliers en fonte de toutes dimensions.
La grande modicité de prix et la bonne exécution garantissent la concurrence.

RECHERCHES
Renseignements confidentiels. — Enquêtes
Missions France et Étranger.

Maison fondée et dirigée depuis quatre ans par **M. RAYBAUD** ex-chef enquêteur démissionnaire
Bureaux: 25, rue Centrale
Cabinet de 10 heures à 11 heures et de 4 heures à 6 heures
GRAND DIPLOME D'HONNEUR
Médaille d'Or — Médaille de Vermeil
Seule Maison de ce genre, en France, ayant obtenu une Récompense.

Nous recommandons spécialement
Le Magasin de Chaussures

A L'ESPÉRANCE
Le mieux assorti et vendant le meilleur marché
ARTICLES DE LUXE & FANTAISIE
Dépositaire des premières Manufactures de France
24, Rue Victor-Hugo, 24

ORGUE A TUYAUX
A VENDRE (bonne occasion)
Buffet et montre parlante, 4 jeux
Clavier transpositeur se soulevant aux pieds.
GUETTON D'ANGON, r. Duguesclin, 4

A VENDRE près Lyon, propriété de 17 hectares par jour, train théâtral, habitables toute l'année, 2 jolies propriétés de rapport et d'agrément, vaste étendue, air pur, au bord d'un affluent de la Saône, l'une de 115 000, l'autre 35 000 francs. S'adresser à M. Gavand, 6, rue de la Charité.

VALS AUGUSTINS
Pour bien digérer votre repas, boire l'eau de Vals Augustins.
S'adresser à la Pharmacie de Vals Augustins, 12, rue de la Charité, Lyon.

A vendre avenue de Saxe aux Brotteaux, bel immeuble neuf bien construit, situation exceptionnelle, oien loué et de bon rapport, prix, 430 000 f. Pressé. — N° 2193.

Toile Souveraine
JULIE GIRARDOT
J. DAMON, Pharmacien
50 ans de succès
contre Douleurs
Plaies & Blessures

TOILE SOVERAINE
Se méfier des contrefaçons
MARQUE DÉPOSÉE
Se méfier des contrefaçons
Fabrique: Avenue du Doyenné, 5, au 1^{er} LYON
GROS DÉTAIL
Dépôts à Lyon: Pharmacie du Serpent, 31, rue Lanterne, et à la Pharm. cours Morand, 40.
Prix: 6 fr. le mètre
Envoi contre mandat-poste au nom de Julie Girardot.

VIENT DE PARAÎTRE
LE CHRISTIANISME SOCIAL
PROPRIÉTÉ
CAPITAL
& TRAVA

par **L'ABBÉ NAUDET**
Directeur de la Justice Sociale
Professeur au Collège Libre des Sciences Sociales
Un beau volume de 422 pages; prix: 3 fr. 50, franco, 4 francs
En vente aux bureaux de la « Justice Sociale », 12, rue Littré, Paris

LYON - 4, AVENUE DES PONTS, 4 - LYON

Fabrique de Parapluies
AU CHINOIS
Grand Choix de Canes
JOLIS ARTICLES POUR CADEAUX
Tous les Articles sont fabriqués par la Maison

LYON - 4, AVENUE DES PONTS, 4 - LYON

Pour Vendre ou Acheter
PROPRIÉTÉS - CHATEAUX
Villas, Vignobles
dans tout le Sud-Est de la France
S'adresser à **CHABERT** Père & Fils
Commissionnaires en Immeubles
à VALENCE (Drôme)

UN ABBÉ
au grand séminaire, demande un préceptoral dans famille chrétienne pour les mois d'août et de septembre.

UN HERBORISTE
exerçant depuis 20 ans a acquis l'expérience de guérir au moyen de simples les maladies réputées incurables d'estomac, de foie, des reins, de la vessie, ainsi que les douleurs du sang. M. SIMON, herboriste à Chamois (H. M.), envoie sa méthode de guérison contre 15 c. en timbres-poste.

A VENDRE propriété de rapport, à dix minutes de Franceville et de la station du Pont d'Alai. Eaux, Ombrages, Maison de maître, habitation du jardinier, écurie, remise. Molière de sa valeur: 22 000 fr. S'adresser au bureau du journal, n° 514.

A VENDRE aux Brotteaux, dans rue importante, près cours, belle maison bien construite et bien louée. Prix 200 000 fr. Pressé. — N° 2192.

A VENDRE rue des Docks, à Lyon-Vaise, immeuble d'apport en bon état, tout loué, revendu net, 540 fr., prix 9 000 fr. Pressé. S'adresser à M. Gavand, rue de la Charité, 46, de midi à 1 h. 1/2 et de 6 à 7 h. 1/2.

Une société importante place rait d'importants capitaux par hypothèque, sur bon immeuble situé à Lyon. — N° 202.

AVIS
ON ACHETERAIT
dans un rayon de 100 à 150 km de Lyon, belle forêt de bois à beaux sapins. Pressé. — Adresser les offres détaillées au service de la publicité, sous le n° 2472.

PIANOS & ORGUES
DE TOUTES MARQUES
M^{re} Lejeune
Musicien diplômé du Conservatoire de Paris
LYON - 50, Rue de la Charité, 50 - LYON
Grande facilité de paiement
VENTE A 50 MOIS DE CRÉDIT
Avec facilité de remboursement
VENTE, LOCATION, ACCORDS, RÉPARATIONS
La Maison entretient gratuitement ses pianos en location

PIANOS D'OCCASION
CH. CHAGNY, 60, av. de Moisselles
(Près le cours Morand)
ERARD, PLEYEL, etc. — Garantie sur tous les instruments
VENTE, LOCATION, ÉCHANGES & RÉPARATIONS
Maison recommandée à nos Lecteurs

LYON, 6, rue St-Gôme, 6, LYON
GRANDE PHARMACIE
L'ÉLÉPHANT
Maison de Confiance et de Bon Marché
NOUVELLE GRANDE BAISSE DE PRIX
Défiant toute concurrence
Médicaments toujours frais. — Détail au prix du gros. — Prix fixe
Consultations gratuites par le Dr BARRIER, de la Faculté de Paris

Cois, Manchettes & Plastrons
„ LINGE MONOPOLE
Fine toile avec intérieur parcheminé, coiffant moins cher que le blanchissage et supprimant l'usure.
Depuis 0/75 la Douzaine.
Tarif illustré et échantillons franco sur demande.
Grand Choix de CRAVATES, CHEMISES, BOUTONS, GANTS
Maxime FAIVRET 75, Rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON
MAISON PRINCIPALE: 122, rue de la République

Polices remboursables à 100
Coté à 5 fr. au comptant
ou 6 fr. à terme, payables en 60 mois
Le versement de 1 franc par mois pendant 60 mois assure un capital de 1 000 fr.: 2 fr. par mois assuré, soit 120 fr. de plus, et ainsi de suite.
SOCIÉTÉ MUTUELLE FRANÇAISE
Rue de la République, 2, LYON
Tirages par 100
15 Janvier, 15 Mars, 15 Mai, 15 Juillet, 15 Septembre, 15 Novembre
Le souscripteur participe aux tirages dès le premier versement
Rue de la République, 2, LYON
Rue de la République, 2, LYON
Rue de la République, 2, LYON

EAU D'ARQUEBUSE
De l'Hermitage des Frères Maristes
LIQUEUR VULNERAIRE PERFECTIONNÉE
LE LITRE: 4 fr. 50
SOUVERAIN contre les Fèvres, Entorses, Coupes, Contusions, Escarres, Ecorchures, Brûlures, Fractures, Plaies, etc., etc.
LIQUEUR DE L'HERMITAGE
STOMACHIQUE, STOMACHIQUE & STIMULANTE
LE LITRE: 5 fr. 50
Adresser les commandes au Frère Procureur général des Frères Maristes, à Saint-Genis-Lacal (Rhône).

PAPIER SATIN POUR CIGARETTES
Le Meilleur Papier de France
Cahier garni très pratique pour faire d'avance ou au moment du Cigarettes qui ne se déroulent jamais

Imprimerie Universelle
ADJOINTE A LA « FRANCE LIBRE »
LYON - 35, RUE DE CONDÉ, 35 bis - LYON

SPECIALITÉ
D'AFFICHES
de
TOUTES DIMENSIONS

Libre dans les vingt-quatre heures
Les Cartes de Visite, Cartes d'Adresse, Avis de Messe
LETTRES DE MARIAGE
Circulaires et Prospectus de tous genres

Tirages de Luxe
EN NOIR
ou
EN COULEURS

Elle livre les LETTRES DE DÉCÈS deux heures après la Commande
Installation spéciale pour Brochures, Livres, et, en général, tous les Travaux de longue haleine
Impression, à de très bonnes conditions, de tous Organes périodiques ou quotidiens

CHROMOTYPOGRAPHIE - SIMILIGRAVURE - LITHOGRAPHIE - PHOTOGRAVURE

L'IMPRIMERIE UNIVERSELLE est la SEULE de Lyon qui, en cas d'urgence, LIVRE A TOUTE HEURE du Jour ou de la Nuit